

énorme bombe rencontrant, dans sa parabole maladroite, le chapeau du gouverneur, fut sur le point de devenir funeste à toute la brigade d'où le malencontreux projectile avait été lancé. Heureusement que ce renvoi était rarement définitif! On admettait plus tard dans les services publics ces élèves dont la tête seule avait failli par quelques infractions à la discipline. C'était sagesse que d'en agir ainsi; car la plupart d'entre eux honorent aujourd'hui par leur amour de l'ordre, autant que par leurs profondes connaissances, les corps spéciaux dont ils font partie.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est qu'une *poste*? Ici la plaisanterie disparaît, et la leçon devient sérieuse : tout conscrit qui a manqué de respect à son ancien, ou dont la conduite est signalée comme ayant compromis au dehors l'honneur de l'École, est passible de cette peine. Une accusation est dressée en secret; des émissaires sont envoyés dans les diverses brigades. On écoute, on discute, on décide en silence. Le prévenu ignore ce qui se passe; mais ses amis en sont instruits et peuvent le défendre. Si la majorité condamne, l'exécution ne se fait pas attendre. Que faut-il d'abord? tromper la surveillance des chefs? rien n'est plus facile. Une émeute est simulée dans quelque corridor éloigné, ils y courent, et, pendant ce temps, l'élève condamné

est enveloppé par dix de ses camarades, et traîné dans la cour. Ils partent alors d'une course rapide qui s'accroît de moment en moment par le concours de nouveaux auxiliaires. Bientôt la vitesse du mouvement est telle que l'œil se fatigue à le suivre. C'est la chute d'un corps pesant dans l'espace; c'est un tourbillon, une tempête! On dirait que la vaste cour a resserré son périmètre, tant il est promptement franchi. *Assez! assez!* s'écrient les spectateurs qui s'effraient de leur justice, *assez!* A ce cri on s'arrête, on se disperse, on rentre dans l'ordre. Les chefs arrivent, furieux d'avoir été pris pour dupes, ne demandant qu'à connaître et à punir... Que trouvent-ils? des jeunes gens tranquilles, se promenant deux à deux, causant avec calme de leurs projets, de leur avenir, des affaires publiques. Il n'est pas jusqu'à la victime qui, pâle et presque sans haleine, n'affecte un air d'insouciance et de gaieté. Ne craignez pas qu'on lui demande compte de ce qui s'est passé, et qu'on cherche à exploiter sa douleur au profit de la discipline. On sait trop que la délation fut de tout temps inconnue à l'École, et que, la punition une fois infligée, tous les élèves sont redevenus amis.

Le mois de janvier arrive et les épreuves finissent. Le front de l'ancien se déride; la qualifi-

cation de conscrit n'est plus donnée avec l'expression du dédain. On se cherche, on se rapproche, on se confond; et l'affection qui naît, à cet âge, de la communauté des études, ajoute un anneau de plus à la chaîne des promotions; chaîne sympathique, fraternelle, qui s'allonge d'année en année, et que n'ont jamais pu rompre les commotions politiques.

L'harmonie une fois établie entre les personnes, on s'occupait activement de l'organisation des concerts. Tous les talents étaient convoqués à la formation de l'orchestre. La musique nous délassait des fatigues de la journée, et charmait l'ennui des mortelles soirées d'hiver. M. Dupont, chef de bataillon du génie distingué, et poète gracieux autant que modeste, était le Baillot de notre société philharmonique. Il est fâcheux que les merveilles d'Amphion ne se renouvellent pas de nos jours; M. Dupont serait l'un des ingénieurs les plus précieux au ministère; il saurait fortifier des villes et ne surchargerait pas le budget.

Une députation de l'École polytechnique assista à la cérémonie du Champ-de-Mars, lorsque l'empereur distribua ses aigles à l'armée. Sur le drapeau qui lui fut remis on lisait, en lettres d'or, cette inscription :

POUR LA PATRIE,

LES SCIENCES,

ET

LA GLOIRE.

On sait si l'École est restée fidèle à cette noble devise.

Le commandement du jeune et savant bataillon, confié d'abord à un ancien officier supérieur de la garde, le fut, en 1811, à M. le colonel d'artillerie Greiner. Ce digne militaire, l'un des débris vivants de la grande armée, après avoir été incessamment repoussé par la Restauration, commande maintenant en second le château de Vincennes, où sa voix s'est récemment fait entendre sur la tombe de son vieux frère d'armes, Daumesnil, qui fut brave et loyal comme lui.

C'étaient d'anciens officiers de la garde qu'on avait placés à la tête des quatre compagnies dont se composait le bataillon de l'École. Il n'est aucun de nous qui ne se rappelle les noms et les anciens faits d'armes des capitaines Richard et Redon, des lieutenants Letroublon et Bourdillet. L'adjudant Clément n'est pas non plus de ceux qu'on oublie. Mais leur célébrité disparaît devant celle de l'adjudant Rostan; Rostan, type primordial du soldat, esclave de l'ordre, séide de la consigne. Jamais il ne lui arriva d'examiner si une chose était possible, mais bien si on la lui

avait ordonnée. En Syrie, devant Saint-Jean-d'Acre, on dit à Rostan : — « Prends cette échelle, « escalade ce mur, et débarrasse-nous de ces deux « Turcs. » Rostan part, essuie, sans être atteint, une triple décharge, monte, monte encore, croit toucher au but... ô désespoir ! son échelle est trop courte de six pieds ! Que faire ? comment remplir sa mission ? Sa baïonnette et son sabre, enfoncés dans les interstices du revêtement, lui servent d'échelons pour se hausser jusqu'au niveau du parapet ; mais il n'a plus d'armes ! Déjà ses deux ennemis qui, heureusement, n'ont plus de cartouches, lèvent sur sa tête leurs redoutables cimenterres, et se penchent vers lui pour mieux le frapper ; Rostan, saisi d'une soudaine inspiration, bondit jusqu'à leur barbe, s'y cramponne de ses doigts de fer, se précipite avec eux du haut de l'escarpe dans le fossé, se casse les deux cuisses ; et, lorsque son capitaine accourt pour le relever, il lui montre les deux Turcs expirants à ses côtés, et dit froidement : — « Mon officier, voilà votre affaire ! »

Nommé adjudant à l'École polytechnique, Rostan voulut y mettre en pratique son principe d'obéissance passive. Les considérations les plus puissantes étaient sans force contre l'inflexibilité des ordres dont l'exécution lui était confiée. Si quelqu'un s'était avisé de lui dire qu'il

est des cas où un agent secondaire peut modifier les instructions qu'il a reçues, il aurait haussé les épaules et ri de pitié ; il aurait ri du célèbre axiome de jurisprudence : La lettre tue et l'esprit vivifie. Durant dix années, on l'entendit tous les matins, vers cinq heures, débiter du même ton, et les paupières baissées, cette phrase stéréotypée dans sa mémoire : — « Messieurs, vous « êtes prévenus qu'il faut que vos baraques soient « bien fermées, vos lits bien faits, vos shakos « placés dans leurs boîtes, et vos effets bien rangés sur les planches à bagages ! — Mais, monsieur Rostan, ma baraque manque de serrure. « — C'est égal ! c'est l'ordre ! — Mais, monsieur Rostan, on m'a pris ma boîte à shakos. — C'est « égal ! c'est l'ordre ! — Mais, monsieur Rostan, « je n'ai jamais eu de planche à bagage. — C'est « égal ! c'est l'ordre !... » et il ne sortait pas de là.

Rostan avait acquis de la science. Quelques-unes de ses définitions ont même fait fortune et seront éternellement citées comme des modèles de concision. Chargé de la surveillance des élèves, il huma plus d'une fois les émanations nauséabondes de l'hydrogène sulfuré. Il vit aussi disposer périodiquement, du haut du corridor qui dominait l'amphithéâtre, les instruments de physique nécessaires aux expériences d'électricité. C'en fut assez pour lui : l'instruction lui vint,

comme dit Delille, par la porte des sens, et un jour qu'on lui fournit l'occasion de la mettre en lumière, il laissa tomber ces paroles à jamais célèbres : *La physique est une boule de cuivre suspendue au plafond; la chimie est tout ce qui pue.*

Parlait-on devant lui de guerres, de batailles, oh ! alors ce n'était plus l'homme des définitions scientifiques ! on ne se détournait plus pour cacher un sourire ; on l'écoutait dans l'attente de quelque expression pittoresque, de quelque réponse énergique. Il racontait une fois les détails d'une sanglante affaire, où la moitié de sa compagnie resta sur le champ de bataille. Il était encore soldat. — *Vous deviez être bien agité ?* lui dit un élève. — *Sans doute, mon brave. — Que sentiez-vous lorsqu'un de vos camarades tombait à vos côtés ? — Je sentais le coude à gauche.*

Il y avait par semaine un officier et un adjudant de service. Ces messieurs étaient chargés d'instruire les élèves au maniement des armes, et de veiller au maintien de l'ordre dans les corridors et dans les cours. L'adjudant présidait aux gardes montantes et descendantes, s'assurait que les factionnaires étaient à leurs postes, parcourait les réfectoires pendant le dîner, pour y lire la liste des punitions, et faisait, les jours de sortie, l'appel des consignés. Il fut un temps où ces appels n'avaient pas lieu ; on avait ima-

giné de priver les consignés d'une guêtre, et dans le ravissement d'une pareille découverte, on se tenait le cœur en joie et l'esprit en repos. Qu'arrivait-il ? chacun le devine. Ceux-ci mettaient la seconde guêtre dans leur poche, et sortaient comme leurs camarades. On s'aperçut de la naïveté de l'invention, et on y substitua les appels.

Nous sortions d'habitude trois fois par semaine, mais le dimanche seulement depuis dix heures du matin jusqu'à sept ou neuf heures du soir, selon la saison. Il fallait rentrer avec exactitude, car le concierge nous forçait de signer une liste, où chaque quart d'heure de retard était scrupuleusement constaté. Cette liste servait le lendemain à la graduation des peines. Aussi, que de savantes manœuvres, que de fraudes habiles ! que de noms glissés entre deux noms ! Les amateurs du Théâtre-Français devaient se résigner à n'assister perpétuellement qu'aux quatre premiers actes de la première pièce. Nous dévorions dix fois de suite *Rodogune*, jusqu'au cinquième acte, dans l'espoir, chaque fois, que les acteurs, hâtant leur traînante mélopée, nous permettraient d'arriver au dénouement de cette tragédie ; mais vaine espérance ! l'heure de rigueur nous forçait à partir, à perdre le fruit de ce persévérant ennui qui méritait une autre récompense. Quel-

quefois cependant on se révoltait contre la consigne : les *Deux Gendres* me valurent une semaine d'arrêts, et je m'en consolai sans peine ; mais je regretterai toute ma vie d'avoir subi quatre jours de salle de police pour le cinquième acte d'*Hector*.

La récréation du jeudi ou celle du samedi était consacrée aux exercices militaires. Ils avaient peu d'attraits pour nous, au grand désespoir de nos braves officiers. En public cependant, nous nous piquions d'honneur, et l'amour-propre nous tenait lieu d'expérience. Il me souvient que le jour du baptême du roi de Rome, le bataillon de l'École faisait partie du cortège, et suivait de près la voiture impériale. Napoléon fut frappé de la régularité de notre tenue et de la précision de nos manœuvres. Aussi le lendemain un ordre du jour nous témoigna-t-il sa haute satisfaction. Certes, il fallait l'en croire ; car, jusqu'aux désastres de 1814, nous n'étions pas les enfants gâtés de ses tendresses.

Les fonctions de sous-officiers appartenaient de droit aux premiers élèves de chaque promotion. Ils étaient de plus les chefs des salles d'étude dont ils faisaient partie. On devine sans peine que leur responsabilité, garantie presque toujours par l'amitié de leurs camarades, ne risquait pas d'être compromise. On respectait en

eux ce que la jeunesse estime par-dessus toutes choses, l'autorité du talent. La brigade n° 15, où je fus placé la première année, eut pour chef M. Larabit, membre actuel de la chambre des députés. Que de vivants souvenirs n'a-t-il pas laissés dans tous les cœurs ! nous étions tous ses amis comme il était le nôtre. Je craindrais d'être taxé d'exagération, si je disais sur combien de qualités précieuses se fondait notre affection pour lui. Aussi garderai-je le silence ; mais qu'on en convienne, ce n'est pas une médiocre estime que celle où prennent naissance des sentiments sur lesquels vingt ans ont passé sans les affaiblir.

Entendez-vous le roulement du tambour ? Voyez-vous se précipiter hors des brigades cette jeunesse ardente et avide de savoir ? C'est l'heure des leçons. Elle court aux amphithéâtres. Chacun se hâte d'arriver le premier, parce que les places ne sont point marquées, et que la première appartient de droit à qui s'en empare. C'est Ampère, Arago, Poinsot, Andrieux qu'on veut entendre : Ampère, homme-analyse, algèbre vivante, se pâmant de joie devant une formule, comme Houdon devant les formes divines de l'Apollon du Belvédère ; Arago, dont la suave parole rendait aimable la science la plus abstraite, membre de l'Institut, comme Bonaparte fut géné-

ral, et professeur d'analyse transcendante à l'âge où ses contemporains étudiaient encore sur les bancs des lycées ; Poincot, savant à la fois et homme du monde, parlant calcul différentiel au sortir du bal, jetant un coup d'œil philosophique sur les courbes légères qui s'échappaient de ses doigts, et sachant donner à ses paroles les grâces élégantes de sa personne ; Andrieux enfin ¹, le bon, l'excellent Andrieux, aussi spirituel qu'aimant, aussi naïf que plein de malice, nous instruisant et nous amusant à la fois, nous faisant, de sa voix presque éteinte, pâmer de rire aux scènes du *Lutrin*, et frissonner d'admiration aux sublinités du grand Corneille ; Andrieux qu'on écoutait avec religion, de peur de ne pas l'entendre, et qui, parmi ses nombreux élèves, n'en compte pas un seul qui ne soit resté son ami.

D'autres prêtent l'oreille à des voix non moins illustres : Poisson, Gay-Lussac, Petit ², Thénard expliquent à leur auditoire les secrets de leurs doctes découvertes.... Mais le tambour raisonne

¹ M. Andrieux n'ayant pas voulu, à cause de son âge avancé, reprendre les fonctions de professeur dont la Restauration l'avait privé, a été remplacé par l'auteur de *Germanicus*, M. Arnault de l'Académie française, un des hommes dont le caractère et le talent honorent le plus la vraie littérature.

² Petit (Alexis-Thérèse) mourut en 1819, à peine âgé de vingt-huit ans. Les sciences physiques firent en lui une perte irréparable.

encore ! Les élèves de la seconde année sont appelés au laboratoire de chimie pour y faire l'application de leurs connaissances théoriques. Vite ! qu'on se revête du costume de rigueur ! qu'on passe ces manches de toile verte ! qu'on se couvre des pieds au menton de ce large tablier dont en vingt endroits les acides ont déjà percé le tissu ou jauni la couleur ! Allons ! que l'hydrogène s'échappe par l'action du feu de ce tube où le fer et l'eau sont renfermés ¹ ! Que ce vase où les éléments sont invisibles, se remplisse d'eau au contact de l'étincelle électrique ! formez des sels, dégagez les bases, composez, décomposez les corps ; mais gardez-vous d'oublier le point important, celui sans lequel toute manipulation resterait imparfaite ! Que dans une capsule soigneusement couverte et dérobee aux profanes

¹ Une chanson fort spirituelle, et dont j'ignore l'auteur, était souvent chantée par les élèves, et connue sous le nom de *chanson de l'École*. Je n'en ai retenu qu'un seul couplet sur l'air de *Calpigi*. Les procédés au moyen desquels on obtient l'hydrogène y sont indiqués avec la plus remarquable exactitude. Le voici :

Pour obtenir de l'hydrogène,
Prenez un tube en porcelaine,
Mettez-y du fer et de l'eau,
Chauffez le tout dans un fourneau :
L'eau par le fer décomposée,
Est par là même analysée ;
L'oxygène s'unit au fer,
L'hydrogène s'en va dans l'air.

regards, cuise, sous un feu doux et soutenu, la succulente saucisse ou la tendre côtelette! Cette opération culinaire est le complément indispensable de toute préparation chimique; qui la négligea n'est savant qu'à demi. Les bons élèves l'ont toujours mise au premier rang de leurs devoirs.

Lorsque les cours sont terminés, que les répétiteurs ont fermé leurs cabinets d'interrogation, vulgairement appelés *cabinets de colle*, que le terrible mois d'août approche, on se dispose aux examens généraux qui doivent fixer définitivement le sort des uns, et faire franchir aux autres le pas difficile qui sépare la seconde division de la première. Les brigades annuelles se désunissent, et de leurs éléments différemment combinés se forme, dans l'ordre des examens, une nouvelle composition de salles d'étude, qui prennent le nom de *brigades de pioche*. Les élèves les plus forts ou les plus pressés choisissent les premières salles; les dernières sont réclamées par les plus paresseux ou les plus faibles; les autres deviennent naturellement le partage des élèves doués d'une foi moyenne. C'est alors que l'application devient sérieuse! Sur combien de matières diverses ne faut-il pas reporter son intelligence! Pour en posséder complètement les détails et l'ensemble, pour satisfaire à-la-fois la

sauvage brusquerie de Legendre, la glaciale immobilité de Malus¹, la bonhomie de Vauquelin, ce n'est pas assez des longues journées du solstice, il faut encore une partie des nuits. Lorsque tout dort ou feint de dormir, officiers et camarades, les *camps volants* se forment; quelques élèves transportent dans les corridors des tables et des lumières furtives. C'est là qu'ils se débattent encore contre l'aridité de la science. Au moindre bruit les lumières s'éteignent ou disparaissent pour reparaitre avec le silence. Touchante lutte entre la sollicitude qui veille et l'étude qui s'obstine! De graves maladies se déclarent ordinairement à cette époque, et on compte bien peu d'années où l'école n'ait à regretter la perte de quelque élève, victime de ses studieux excès.

Ce serait me livrer à des répétitions inutiles, que de parler de ces nouveaux examens. Qu'il suffise de savoir qu'on tombait d'abord entre les mains de Lacroix ou de Legendre, pour passer ensuite de Malus à Vauquelin. Durant ce temps d'épreuve les élèves ne s'adressaient qu'une seule question: *Êtes-vous content? Êtes-vous content?*

¹ Malus mourut le 24 février 1812, âgé de trente-six ans, au moment où ses découvertes en optique venaient de le placer à la suite des Newton, des Huyghens, et de le porter dans l'Institut au milieu de leurs successeurs.